



**J. ROUMANILLE**

**Etude Biographique par Paul MARIETON  
Chancelier du Félibrige**

**1903**

## JOSEPH ROUMANILLE (1818-1891)

La Provence a, dans l'œuvre de Roumanille, une expression savoureuse et utopique entre toutes de son génie familial. Le Félibrige reconnaît en lui son créateur, sa première âme. Ses disciples sont légion désormais, et nous pouvons le proclamer, certains de l'assentiment unanime, après les douze années qui nous séparent de sa mort, c'est une des plus attachantes figures morales de l'Europe lettrée qui a disparu avec lui.

Son œuvre elle-même avait moins contribué peut-être que son action et son exemple à former cette physionomie unique de patriarche littéraire. Le nom de Roumanille était devenu synonyme de fidélité patiente et pure aux traditions natales. Mais ses écrits demeurent pour les Provençaux un trésor singulier des mœurs nationales, et comme un répertoire d'humanité indigène qui ne sera pas égalé.

La biographie de Roumanille se confond, dans ses commencements, avec les origines de notre Renaissance. Une restauration qui devait ressembler à une création, par l'éclat et la vigueur de son originalité. Mais toute originalité sincère suppose des origines profondes. Novateurs ont été les félibres pour être des mainteneurs de traditions. Nihil innovatur nisi quod traditum est... Ils se sont réclamés de libertés imprescriptibles, des droits du respect filial à la piété des ancêtres. Roumanille était prédestiné par les conditions et l'heure même de sa naissance à cette restauration évangélique de l'esprit populaire de son pays.

### I

Comme tous les symboles mystiques et bientôt gagnés à la foule, le Félibrige naquit chez les humbles, chez des paysans. " C'est le peuple qui doit sauver le peuple ", s'écriera Lamartine en saluant Mireille. Avant Mistral, Roumanille, son précurseur, se servant de la langue vulgaire pour être compris de son milieu natal (1845), trouvait, nouveau Malherbe, des accents littéraires dans un idiome qui ne servait plus qu'à traduire des grossièretés ou des thèmes burlesques. Le premier, il avait osé s'attendrir en provençal, tout en riant parfois. Le Félibrige était en germe dans ses vers qui pleuraient.

Son premier livre, *Li Margarideto* (Les Pâquerettes, 1847), avait été composé, disait-il, pour sa mère, une paysanne de Saint-Rémy, qui ne savait pas le français. Un des petits poèmes du recueil, dont la simplicité touchante a fait l'universelle renommée, nous donne le ton de l'atticisme nouveau que la muse provençale connaissait désormais:

#### MOUNTE VOLE MOURI

Dins un mas que s'escound au mitan di poumié,  
Un bèu matin, au tèms dis iero,  
Siéu na d'un jardinié 'mé d'uno jardiniero,  
Dins li jardin de Sant-Roumié.

De sèt pàuris enfant venguère lou proumié...  
Aqui ma maire, à la testiero  
De ma bresso, souvènt vihavo de niue 'ntiero  
Soun pichot malaut que dourmié.

Aro, autour de moun mas, tout ris, tout reverdejo;  
Liuèn de soun nis de flour, souspiro e voulastrejo  
L'auceloun que s'es enana!...

Vous n'en prègue, o moun Diéu! que vosto man benido  
Quand aurai proun begu l'amarun de la vido,  
Sarre mis iue mounte siéu na.

#### OU JE VEUX MOURIR

Dans un mas qui se cache au milieu des pommiers, un beau matin au temps des aires, je suis né d'un jardinier et d'une jardinière dans les jardins de Saint-Rémy.  
De sept pauvres enfants, j'arrivai le premier...  
Là, ma mère au chevet de mon berceau souvent veillait des nuits entières son petit malade endormi.  
Maintenant autour de mon mas, tout rit tout reverdit; loin de son nid de fleurs, volète et soupire l'oisillon qui s'en est allé.  
Je vous prie, ô mon Dieu, que votre main bénie, quand j'aurai assez bu l'amertume de la vie, ferme mes yeux où je suis né.

Roumanille devait être surtout un prosateur. Mais la poésie, de tout temps, a précédé la prose à l'enfance des littératures. Ce recueil des Margarideto fut suivi de deux poèmes: Li Sounjarello (Les Songeuses) (1851) et La Part de Diéu (1853); d'un chef-d'œuvre héroï-comique, La campano mountado, ou les tribulations d'un sonneur d'Avignon (1857); enfin de deux recueils: les Noëls, où Roumanille a égalé, sinon dépassé Saboly (1859) et Li Flour de Sàuvi qui rappelaient ses Margarideto, avec la délicate fraîcheur qui constitue sa première veine, et ce fut toute la dette payée à la Muse par ce vrai poète natif, restaurateur ingénu de l'édifice social des troubadours, dont sa lyre avait la sincérité printanière. Mistral a défini, dans Mireille, en quatre vers, l'âme chantante de son maître:

... Tu que sabes, o Roumaniho,  
Entrena dins tis armouniò  
E li plour de la pacaniho  
E lou rire di chato e li flour dóu printèms...

... Toi qui sais, ô Roumanille, tresser dans tes harmonies, et les larmes du peuple, et le rire des jeunes filles, et les fleurs du printemps...

Mais la poésie ne fut qu'une face, et la moindre, de ce talent genuine et sincère. Autant que ses beaux titres d'humoriste et de conteur, l'apostolat de Roumanille à la genèse du Félibrige lui assigne une place illustre dans l'évolution du génie méridional.

Un court préambule historique est ici nécessaire.

L'opinion qui a fait passer longtemps pour une éclosion quasi spontanée l'avènement du Félibrige, s'éloignait autant de la vérité que celle qui déclarait ses poètes, chanteurs issus de milieux populaires et par essence représentants de la nature, les successeurs des Troubadours. La chaîne est ininterrompue des mainteneurs de la langue vulgaire, en pays d'Oc, du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours. Mais, depuis les derniers troubadours, deux siècles s'étaient écoulés, quand parurent l'albigeois Augier Gaillard et le grassois La Bellaudière: les conditions de l'art nouveau se montraient différentes, la cour officielle de Paris ayant tué pour jamais les petits cours de littérature subtile; et ces nouveaux chanteurs de parler paysan faisaient isolément vibrer leurs inspirations, religieuses et familiales, fréquemment facétieuses, courtoises rarement. Le grand lyrique Goudelin, de Toulouse, lui-même (1580-1649), ne parvint pas à faire école... Ainsi, inconnus l'un de l'autre, ces poètes et ces conteurs se transmettaient le flambeau, sans s'inquiéter d'où venait la lumière.

Ce n'est qu'aux premières années du XIX<sup>e</sup> siècle qu'on vit poindre, parmi les écrivains de langue d'oc, le souci de la dignité, sinon encore de la rénovation de leur instrument littéraire. Scientifique chez les uns, apostolique chez les autres, cette préoccupation devait aboutir à la réhabilitation des lettres occitanienes. C'est en Languedoc qu'elle se traduisit le plus naturellement sous la forme de l'esprit critique. La plupart des écrivains notables de cette région ont laissé des recherches philologiques ou le glossaire de leur parler, tels, au premier rang, Fabre d'Olivet, le marquis de Lafare-Alais, Aubanel (de Nîmes) et Jacques Azais. Leurs renommées modestes furent éclipsées par la gloire de l'Agenais Jacques Jasmin (1798-1864), à qui n'aura manqué qu'un peu de culture sous son émotion géniale, pour devenir classique.

De l'autre côte du Rhône, dans le premier tiers de ce siècle, on était moins soucieux d'érudition. Comme les anciens troubadours, les Provençaux ne chantaient guère que pour chanter. Depuis Toussaint Gros, leur meilleur poète du XVIII<sup>e</sup> siècle, toute une floraison d'insoucians troubaires, comme ils se nommaient, s'épanouissait de la Drôme à la mer de Nice. Populaires à divers titres, mais poètes sans profondeur, ils facilitaient la germination d'une littérature facile et obstinément patoise.

Trois Marseillais pourtant, Chailan, le poète du Gàngui; Bénédit, l'auteur de Chichoï, l'historien topique des Nèrvi, et le fier lyrique réaliste Gelu, méritent d'être signalés ici. Encore gardaient-ils leurs

muses pittoresques de toutes prétentions à l'art littéraire, de tous égards à la dignité de la langue. Mais, du grand nombre des rimeurs comme de la sociabilité de la race, devaient surgir les premières tentatives de groupement des écrivains provençaux qui, plus que les restitutions savantes des languedociens, provoqueraient l'éclosion d'une renaissance.

En 1839, deux rimeurs en vogue, Pierre Bellot, de Marseille (1783-1855), qui régnait sans conteste sur le Parnasse patois, et l'abondant Tarasconais Désanat (1796-1873), convenaient de publier un journal populaire. Celui-là le voulait bilingue, celui-ci uniquement provençal. Il en parut deux: Lou Tambourinaire et le Menestrel (1841-1812), de Bellot (partie provençale) et Louis Méry (partie française), et Lou-Bouil-Abaisso, de Désanat (1841-42, 1844-46). La plupart des écrivains patois d'alors et les premiers félibres collaborèrent à ces deux journaux. Concert encore discordant et touffu. Mais une impulsion était donnée qui permettait de pressentir un mouvement d'ensemble. Elle aboutit aux deux premières assemblées des poètes de languc d'oc.

Or, dans le Bouil-Abaisso même, avait fait ses débuts un poète dont la culture classique, entée sur un vif instinct populaire, devait communiquer à tant d'éléments disparates l'impulsion directrice avec le goût de l'épuration linguistique et critique nécessaires à une restauration. Ce poète était Joseph Roumanille, de Saint-Rémy.

## II

Nous ne dirons ici que sommairement les débuts de Roumanille dans la poésie provençale. On sait que ses premiers vers datent du collège de Tarascon (1836) (1); qu'étant ensuite petit professeur, deux années à Nyons, dans le pensionnat de Camille Reybaud, déjà piqué par l'abeille provençale, deux autres à Avignon, dans le pensionnat Dupuy, où il rencontra Mistral et Anselme Mathieu, comme lui de souche paysanne et comme lui férus d'amour pour leur parler natal; enfin, huit ans correcteur d'épreuves à l'imprimerie avignonnaise du lettré François Seguin, toutes circonstances influentes sur sa destinée, il composa et publia tour à tour les poèmes et les opuscules en prose qui, dès la première heure, lui assurèrent la popularité.

(1) Cf. Roumanille, études biographiques par P. Mariéton, Revue Félibréenne, t. VII, pp. 65-78. t. X, pp. 1-14: Lettres inédites de Roumanille: Adolphe Dumas, etc., Revue Félibréenne, t. IX, pp. 316-321, et Eug. Ritter: Le centenaire de Diez; lettres de Roumanille à Victor Duret, p. 28 (Genève, 1894).

Ce furent d'abord les Margarideto (1847), que nous évoquons plus haut, élégies et stances printanières, d'un atticisme suave, inconnu jusque-là dans sa langue, puis ses pamphlets dialogués, d'une santé d'observation, d'une verve d'actualité merveilleuses: lou Choléra, li Clube (1849); li Partejaire, Un rouge em' un blanc, la Ferigoulo, Quand devès fau paga (1850), qui réunissaient en lui comme un François d'Assise et un Teniers provençal.

C'étaient les deux faces distinctes du génie essentiellement autochtone de Roumanille. Sa poésie chantante, idéaliste, fleurait l'aubépine comme celle des troubadours; sa verte prose, au réalisme terrien, les fortes senteurs des garrigues. Celui qui avait restauré dans sa dignité littéraire, la langue provençale, pour avoir été le premier à la faire pleurer, devait être aussi et surtout le grand rieur de son pays, un Rabelais pudique et chrétien. Cette multiple maîtrise et la sûreté bientôt reconnue de son goût le prédisposaient à devenir le choryphée des lyres indigènes. Déjà, de 1836 à 1847, il avait entretenu des relations suivies avec Camille Reybaud (de Carpentras), Dupuy (de Nyons), Gaut et d'Astros (d'Aix), le docteur Honnorat (de Digne), Crousillat (de Salon), Pierre Bellot, le fameux Pouèto cassaire, François Aubert (de Marseille), Désanat (de Tarascon), et d'autres collaborateurs du Tambourinaire et du Bouil-Abaisso. Avec Mistral enfin, lui apparut un confident supérieur et enthousiaste de ses rêves.

Roumanille faisait alors partie à Avignon (1849) d'une association charitable, la Société de la Foi, qui devait être le modèle de la Société de Saint-Vincent de Paul, et il donnait un feuilleton moralisateur en provençal dans un petit journal, la Commune, qui devait être le premier des journaux à un sou.

Avignon comme toute la France était en révolution. Les Comtadins se souvenaient qu'ils avaient jadis donné le signal de la Terreur, le signal aussi de la Terreur Blanche. Roumanille reconnut sa mission dans la vraie fonction du poète, de l'écrivain, du moraliste battant avec le cœur du peuple. Après des vers d'amour filial, il composa des causeries débordantes de santé réaliste, des dialogues de circonstance, des pamphlets sans aigreur: il était ainsi des premiers parmi les écrivains modernes à rencontrer un écho direct dans le peuple, dans un peuple qui gardait franchement sa langue et ses traditions. Ses opuscules d'alors, Li Club, 1849, Li partejaire (Les partageux, 1850), Li Capelan (Les curés, 1851), Un rouge em' un blanc, lui sont de vrais titres de gloire. Roumanille a le réalisme sain,

l'observation sincère, franche et directe, le coloris de la vérité crue, le gros mot honnête, et tout ce métaphorisme naturel, nourri d'expérience et formulé en proverbes, du paysan, du pacan, l'allègre travailleur méridional, clair d'esprit, ingénieux, spirituel et bon.

Possédé qu'il était de ce démon du groupement, qui déjà lui avait gagné à la Société de la Foi trois précieuses recrues pour son entreprise de rénovation littéraire. Théodore Aubanel et les frères Giéra, il ne tardait pas à utiliser le précieux rez-de-chaussée de son journal pour y convoquer tous les chanteurs de parler d'oc des deux côtés du Rhône. Ils accoururent. Roumanille débarbouilla de leurs orthographes fantaisistes ces écrivains de divers pays, et son autorité, quoique méconnue de plusieurs, s'en accrût pour le plus grand nombre. Parmi les dissidents était Jean-Baptiste Gaut, d'Aix, un agitateur lui aussi de rimeurs et de rimes, partisan d'une orthographe plus conforme à celle en usage, qu'il croyait antique, rationnelle, tandis que Roumanille avait en partie restitué celle des anciens auteurs. En même temps que ces travaux d'épuration graphique et littéraire, où l'aidait Mistral, Roumanille poursuivait son œuvre de poète. L'année 1851 lui fut heureuse. Il y trouva son poème des Sounjarello (les Songeuses), son chef-d'œuvre peut-être, et plus d'une exquise inspiration, comme sa pièce célèbre des Crèches. Il l'offrit à Sainte-Beuve. L'illustre critique lui répondit par une lettre dont on nous saura gré de détacher ce délicat éloge:

Votre pièce de vers, autant que je la saisis sous le voile de votre suave idiome, est digne des anciens troubadours, et elle exprime des sentiments de charité religieuse qu'ils avaient, ce me semble, assez peu. Votre ange des petits enfants et des crèches, dans sa tristesse céleste, ne serait pas désavoué par les Anges de Klopstock, ni par celui de M. de Vigny...

Roumanille projetait, et il s'en confiait à Mistral, de réunir, en un volume qu'on intitulerait *Li Prouvençalo*, les œuvres de tous ses collaborateurs du poétique feuilleton de *La Commune*. L'éditeur Seguin accepta de le publier. Il fallait maintenant songer à un préfacier, pour affronter le grand public. Roumanille avait rêvé de Sainte-Beuve, et enhardi par sa flatteuse lettre, il sollicita de lui cette officielle présentation. Mais celui-ci s'excusa, proposant Armand de Pontmartin...

Sur ces entrefaites, un professeur de la Faculté de Montpellier, M. Saint-René Taillandier, que Roumanille avait rencontré quelquefois à Tarascon, et à qui, vaguement, il avait parlé de son désir d'une préface, se souvint, à propos, de ses entretiens de vacances avec le populaire et verveux troubadour d'Avignon: il lui offrit gracieusement d'introduire le recueil des *Jeunes-Provence*, comme il avait fait dans la *Revue des Deux-Mondes*, pour la renaissance des littératures nationales dans plusieurs parties de l'Allemagne.

Roumanille accepta. Le nouveau patron de ses poètes lui confirma sa promesse et se mit à l'ouvrage, regrettant seulement dans le recueil l'absence du grand nom de Jasmin.

On sait que Jasmin n'admettait pas que sa langue eût d'autre interprète que lui-même ni qu'une littérature du Midi pût succéder à son œuvre.

Il croyait avoir embaumé pour jamais dans son suaire étincelant la gloire du parler des ancêtres. Jasmin, sollicité, se fit prier pour s'associer au chœur. Il envoya deux courtes pièces, dédaigneusement. Et le *Félibrige* dut se passer de lui désormais (1)

*Li Prouvençalo* virent le jour avec le printemps de 1852 (2). Trente et un poètes y chantaient sur divers modes, orthographiés plus purement que ce n'était coutume. Une excellente introduction de Saint-René Taillandier, juste, sympathique et savante, expliquait au public, pour le plus grand honneur de Roumanille, ce qu'était cette renaissance de la poésie provençale à laquelle il s'était voué. Un glossaire suivait le recueil que précédait le portrait de son auteur.

(1) Cf. Jacques Jasmin, par Paul Mariéton: in-18. Flammarion, 1898.

(2) *Li Prouvençalo*, poésies diverses, recueillies par J. Roumanille... in-12 de XLV-437 pp.. Avignon, F. Seguin, 1852. — Cf. *Revue Félib.* t IX. p. 102 (lettres de Roumanille).

Nous ne dirons pas le retentissement qui accueillit l'apparition de ce volume... Plusieurs des poètes groupés par Roumanille songeaient dès lors à poursuivre sérieusement l'œuvre d'épuration de la langue, dont les premiers jalons étaient posés. Avec de sincères artistes comme Reybaud et Crousillat, Mistral et Aubanel, le poète des *Margarideto* avait de précieux auxiliaires dans l'ancienne et la nouvelle génération. Mais tous, nous l'avons dit, ne se soumettaient pas aux décrets d'Avignon. J.-B. Gaut, d'Aix, qui avait refusé sa collaboration aux *Prouvençalo*, pour ne pas subir la nouvelle orthographe, mais qu'on y avait fait figurer malgré lui, engagea avec Roumanille une correspondance relative aux réformes à discuter. Il en sortit l'idée d'une conférence d'écrivains provençaux. Roumanille convoqua

donc en personne tous ceux qu'il avait rassemblés dans son anthologie. Un congrès fut décidé en Arles le 25 août 1852.

Quel devait être le ton de ce premier congrès?... Plusieurs y ont recherché déjà la part d'initiative de Roumanille, qui en est resté du moins le promoteur essentiel, et celle de J.-B. Gaut qui voulait y aborder aussitôt la discussion linguistique. Nous avons force lettres de l'un et de l'autre, touchant ce point d'histoire, qui seront publiées.

En un mot, Roumanille, dans l'intérêt même de son œuvre de restauration, préféra différer l'engagement du combat. Il continua, jusqu'à la fête, à convoquer poètes et provençalistes. La vogue inespérée des Prouvençalo (on en vendit 2.500 exemplaires) ravit Saint-René Taillandier.

Elle le faisait se considérer un peu comme le patron littéraire de ces poètes, hier pour la plupart inconnus. Sa sympathie se doublait, maintenant, pour nos provençaux, de celle de son grand ami Brizeux, alors malade à Montpellier. Le poète de Marie fut des premiers à saluer la Muse renaissante. Il traduisit en vers bretons les Sounjarello. Il dédiait bientôt (1853) aux futurs félibres, un nostalgique et fier chant bardique qui fut un de ses derniers chants.

Roumanille avait invité Reboul à participer aux premières agapes du nouvel Evangile. Tout glorieux alors de l'admiration populaire et de l'amitié de Lamartine, le poète nîmois était de cœur avec les Troubadours de Provence. Il fut empêché de se rendre à Arles, et s'en excuse par une jolie lettre provençale où il applaudissait du fond du cœur Roumanille et sa jeune armée de disciples, leur souhaitant d'être toujours amis, jamais rivaux.

— Dieu qui a fait notre ciel si bleu, disait en terminant le vieux poète, l'a fait si grand, qu'il y a de la place pour toutes les étoiles...

Il avait raison, et lui-même n'aurait-il pas été un astre de première grandeur s'il avait épanché sa belle âme dans son parler natal, instinctif, sa vraie langue de poésie?

Le Congrès d'Arles, œuvre de Roumanille, première grande date du Félibrige, fut un franc succès littéraire, voire populaire. Tous les écrivains provençaux étaient accourus à cette fête, où Mistral connut son premier triomphe. Les souvenirs qu'elle a laissés aux témoins, nombreux encore, que j'en ai connus, leur sont toujours vivants et pittoresques. La spontanéité, l'unanimité de l'accueil arlésien ne permit plus à nos Rénovateurs de douter de leur mission...

Ainsi les Prouvençalo, pour ce premier Convito, avaient battu le rappel des traditions littéraires du Midi sous le pennon de Roumanille. Mais moins déjà qu'à rallier à lui tous ses frères, dont quelques-uns ne se soupçonnaient pas, cette première tentative d'association avait servi à préparer l'épuration linguistique et orthographique du provençal.

La profonde culture et le goût parfait de Roumanille, les intuitions géniales de Mistral, son collaborateur, qui préludait aux savantes recherches de son Trésor du Félibrige, leur permirent de fixer l'idiome tout en prêchant d'exemple avec leurs propres livres. On ne confie rien d'immortel à des langues toujours changeantes, a dit Bossuet. Cette épuration était nécessaire; des chefs-d'œuvre devaient la consacrer; et le parler classique des félibres, entendu de Nice à Avignon, allait tenter par sa formule rhodanienne tous les écrivains provençaux (1).

(1) On dit couramment aujourd'hui la langue des Félibres dans les universités d'Europe. C'est la désignation même de la Grammaire classique du provençal mistralien par le savant Dr Koschwitz.

Entre temps, le Félibrige était institué par les sept poètes de Font-ségugne (21 mai 1854), et tout aussitôt décidée la publication d'un Armana provençau qui devait prouver la popularité vitale de leur langue.

Suprême représentant de la vieille école poétique, pour les qualités seulement de sa Muse, le rire savoureux, la malice souriante, et certain épicurisme bonhomme, très indigène, Roumanille n'en fut pas moins le porte-drapeau de la nouvelle. Aussi était-il également aimé de ses félibres apostoliques et des vieux provençalistes, ces troubaïres, un peu débraillés, à qui répugnaient également les réformes orthographiques et le style instauré par la jeune église. Mais celle-ci avait la ténacité du patriotisme, l'orgueil de l'ordre; elle devait triompher.

Avec Mistral qui s'affirmait chaque jour dans sa double énergie de poète et de chef, Aubanel, Mathieu, Paul Giéra, Alphonse Tavan, Brunet, les VII de Font-ségugne, puis des néophytes plus âgés: Crousillat (de Salon), Castil-Blaze, Adolphe Dumas, Reboul, apportaient leur pierre quotidienne à l'édifice. A ces félibres de la première heure se joignaient de vaillantes recrues: Félix Gras, de Mallemort; Roumieux, de Nîmes; Gaut, de Berluc-Pérussis, Vidal, d'Aix; Arnavielle, d'Alais... Et cette école rhodanienne,

franchissant bientôt les bornes du pays provençal, faisait des prosélytes jusqu'en Aquitaine et fraternisait avec les adeptes d'une renaissance parallèle des Catalans.

### III

Les œuvres et les chefs-d'œuvre couronnaient enfin les efforts des Félibres. Mistral avait donné Mirèio (1859); Aubanel, la Miougrano-entreduberto (1861); Anselme Mathieu, la Farandoulo (1862).

Roumanille réunit alors ses Oubreto en prose et en vers (1862-1864). Ces deux recueils eurent une merveilleuse fortune. L'auteur y avait recueilli, avec ses poèmes et ses pamphlets, tous les menus croquis de mœurs, petits contes, dialogues humoristiques, anecdotes du terroir, nouvelles à la main, disséminés avec profusion dans le triomphant Armana. Ses qualités de prosateur incomparable, de pur terrien de Provence, éclatèrent au grand jour, éclipsant la première renommée du poète. Tout entier au grand œuvre commun et à l'Armana

prouvençau où il donnait chaque année quelque bientôt populaire, Roumanille resta plus de vingt ans grossir son œuvre d'un volume. En

1883, enfin, il rassembla ses Conte prouvençau. L'Europe littéraire les connaissait déjà pour la plupart, sous les traductions d'Alphonse Daudet, de Pontmartin et de Paul Arène. Cette fois lui fut révélé l'esprit tout entier de l'inimitable conteur, catholique et réaliste, bonhomme et psychologue, qui était Provençal comme fut Gaulois Béranger. C'était un Rabelais de famille.

Le réalisme direct et saint de Roumanille, l'âme autonome et l'atmosphère topique de ses récits, le droit métaphorisme de son style, le tour enfin si personnel des traits impersonnels qu'il recueillait et généralisait pour la joie et l'enseignement de son peuple, font de son œuvre un document immortel de la race, du langage et des mœurs en Provence.

Mais de ses écrits publics peut-on déduire un jugement complet de son esprit, de son caractère et de son rôle? Resté très peuple, il n'en était pas moins très raffiné. Sa jeunesse professorale, en mettant au point des bonnes Lettres ses précieuses sensations d'enfant de la terre, n'avait en rien altéré leur saveur, en rien diminué le tempérament de franchise allègre, la sincère joyeuse humeur du fils des jardiniers de Saint-Rémy.

Un épistolier prodigue était en Roumanille, le français le plus subtil alternant avec le plus savoureux provençal, qui témoigne à très haut degré de sa verve et de son bon sens intarissables. Je dirai mieux: cette partie à peine soupçonnée de son œuvre est peut-être unique. C'est la seule correspondance à haute voix que je sache, gesticulée pour ainsi dire, et complètement dégagée de la phraséologie, du ton et des cadres accoutumés.

Alors que tant de lettres banales ou médiocres sont inutilement tirées de l'oubli, celles-ci sont assurées d'avance d'un succès original et durable. On a pu en juger par les correspondances françaises de Roumanille, déjà mises au jour. L'aisance de son bilinguisme, en même temps qu'elle est un des caractères traditionnels de la race, témoigne en lui du plus solide écrivain.

... Le Félibrige venait d'entrer dans son pontificat. Une nouvelle glorification parisienne de Mistral (1884), les brillants travaux de ses jeunes disciples, puis le deuil éclatant de la mort d'Aubanel, avaient proclamé sa dignité de Littérature. L'imposante manifestation des méridionaux de Paris dans la Provence classique, en 1888, offrit au poète de Mireille et de Nerte l'occasion propice de se dessaisir de son officielle grande maîtrise, en faveur de celui qui jadis lui avait enseigné son chemin.

Le modeste fondateur du Félibrige, alors âgé de soixante-dix ans, fut unanimement élu Capoulié. Ceux qui ne reconnaissaient de génie poétique qu'à Mistral et à Aubanel firent plus de cas, désormais, de cette première et tierce personne de la trinité provençale dont la postérité ne séparera pas les mérites des leurs.

Sans doute Roumanille eut l'inconscience heureuse des initiateurs. Comme tous les grands inventeurs, comme la plupart des protagonistes de l'esprit moderne, il fut l'instrument prédestiné d'une cause dont il ne pouvait soupçonner ni l'étendue, ni l'écho futur.

Et c'est en Mistral que devait s'incarner le symbolisme félibréen, car en lui était descendue la vision du mystère.

Mais Roumanille, par le sens droit qu'il avait de son art et sa belle nature morale, indiqua, prépara les voies. Entraînés par son exemple et son autorité, les félibres ont fait œuvre de vertu autant que de patriotisme. Ils ont exalté la vie simple et saine, l'honnêteté du peuple éternel, devant un peuple qui parle beaucoup de démocratie et de socialisme, mais au nom de qui l'Argent a détrôné l'Honneur et l'Amour.

Roumanille garda son idéal avec l'humble contentement de son âme. Il préféra ignorer les sensualités du Cosmopolitisme, le Paris de la Tour Eiffel et des cafés chantants. Il fut inébranlable dans son austère amour. On le vit bien au moment de l'Exposition universelle, quand tout le monde lui criait d'accourir à son tour pour jouir enfin de la gloire. Je compris ses hésitations à sa tristesse et je n'insistai plus. Je le sentais devenir un symbole.

Son souvenir nous est plus pur ainsi. Il incarne les protestations de cette première patrie d'où nous vient tout, cette Province si souvent outragée dans ses fiertés, dans son indépendance.

Quelques intransigeants de la Cause, catéchumènes de notre jeune église, ont reproché à Aubanel, à Mistral surtout, leurs fréquents voyages à Paris. Ils se trompaient. Mistral est le représentant national de sa Provence: c'est comme un ambassadeur suprême, ou mieux un chef d'Etat qui visiterait ses voisins. Roumanille fut moins roi et plus patriarche, plus prêtre. Le Félibrige est l'école de la sincérité: Roumanille nous apparaissait comme le pur représentant de son peuple, le fils de la glèbe, resté près d'elle, qui ne peut sans démeriter se soustraire à sa maternelle influence.

Il vécut ainsi jusqu'au bout, dans son Avignon plein de souvenirs, où la faveur populaire l'entourait de vénération, entre son heureuse famille, son beau-frère, Félix Gras dont la renommée grandissait à côté de la sienne, et la jeune pléiade qui se pressait, ardente, à ses conseils.

Ce dernier hiver, étant à Venise, je lui avais envoyé une image du Colleone pour le nouvel an, en hommage de son condottiere fidèle au vieux doge du Félibrige. Il me répondit, longtemps après, que le pauvre doge avait subi un rude assaut des infirmités de son âge, que la République félibréenne n'avait plus besoin de lui, et qu'il ne songeait qu'au repos, sa tâche étant finie. Quand je revins en Avignon, comme je le taquinais sur ses plaintes:

— Tu sais, me dit-il en me regardant au fond des yeux, j'ai été très malade... c'est grave... on ne s'en guérit pas.

C'était une attaque de paralysie qu'on lui avait dissimulée. Mais le printemps le rétablit, et quand je retournai le voir, à la fin d'avril, il était tout joyeux, presque rajeuni.

Ce fut son dernier jour d'orgueil, de consolation dans son œuvre. Nous le passâmes tout entier ensemble.

Avec Félix Gras, MM. Vial et de Baroncelli, nous résolûmes d'aller voir le coucher du soleil sur le rocher des Doms. On allait lentement, lou vièi (comme il disait) s'appuyant sur sa canne, humorisant à propos de tout et interrompant la marche à chaque pas. Place de l'Horloge nous fûmes arrêtés par le remue-ménage du monument du Centenaire (l'annexion révolutionnaire d'Avignon à la France) par quoi on remplaçait la statue de Crillon. Le vieux royaliste eut là une mimique ineffable... Nous arrivions devant le Palais des Papes et nous nous exclamions tous à l'admirer, inépuisablement. Au bout de l'Esplanade qui domine le Rhône, devant l'ancien archevêché, s'élève maintenant la statue du légendaire compagnon d'armes d'Henri IV.

— Elle est bien mieux ici, fit Roumanille; nous pouvons la contempler à notre aise et nous en glorifier dans notre histoire.

— Oui! la belle esplanade pour y dresser les gloires provençales! répliquai-je à mon maître. Nous aurons ici toute une pépinière de bronzes, un jour... quand le Palais des Papes sera notre Panthéon, le château fort de nos libertés reconquises.

Et le bon Rouma sourit de la prophétie, satisfait de son œuvre, dans le fond de son cœur, pensant à l'arbrisseau qu'il avait planté, devenu tout à l'heure un chêne.

Nous arrivions au Rocher des Doms, sur la falaise qui surplombe, cette prestigieuse terrasse à pic au-dessus du fleuve. Nous restions longuement sur l'acropole avignonnaise. Et le panorama magique s'ouvrait à nos pieds, qui embrasse le Ventoux, le Luberon, les Alpilles, le Rhône, avec tout ce merveilleux pittoresque du moyen âge provençal, le Château des Papes, les remparts de Villeneuve, les tours de Château-Renard, le donjon de Barbentane et les cent clochers d'Avignon...

Comment la causerie passa-t-elle de ce paysage souverain sur nos âmes à Ponce-Pilate et à Salomé?... Par un mystérieux rapport entre l'ivresse galiléenne, le catholicisme évangélique du premier félibrige, qui en demeure l'âme secrète et inaliénable, et les horizons naturels qu'a aimantés pour nous, d'un sortilège, cette poésie de nos maîtres, fraîche, idéale et salubre comme une aurore de printemps.

Et Félix Gras nous contait les propos naïfs de sa vieille mère restée fidèle à son légendaire sacré de Provence, avec ses candeurs d'autrefois.

— Où est morte Hérodiade? lui avait un jour demandé son fils.

— Elle est morte à Lyon, lui répondait la sainte femme, quand Pilate eut été enseveli à Vienne où mourut aussi Salomé... Hérodiade, abandonnée de tous, s'en fut à l'aventure. Elle avait toujours devant



les yeux la tête de saint Jean-Baptiste, qu'elle avait fait trancher, et elle la voyait sanglante, sanglante, affreuse comme son remords. Elle atteignit enfin Lyon: la ville s'éparpillait sur une haute colline; il fallait traverser la Saône pour y aborder. C'était par un froid à pierre fendre; toute la rivière était prise. Hérodiade voulut la franchir, mais la glace s'étant rompue, la malheureuse eut la tête tranchée... Roumanille en avait retenu plus encore de ces traditions perdues, herbier mystique où l'âme de nos pères apprenait la poésie de la foi. Il savait aussi de belles prières de l'ancien temps et nous en rapportait, le rieur, l'humoriste, des gerbes toutes fraîches du fond de sa mémoire. Une surtout, qu'il nous psalmodia (j'en traduirai les premiers mots), nous étonna par sa beauté:

Monseigneur saint Michel, compagnon de la mort,  
Prince du Paradis! prends pitié de mon âme  
Quand elle sortira de mon corps...

Peu après, nous rejoignit Mistral; la soirée fut exquise. Nous nous retrouvions tous ensemble pour la dernière fois, dans cette île du Rhône, qui regarde Avignon, où nous aurons connu dans leur libre abandon de grands cœurs et de vrais poètes, Aubanel et Roumanille, deux maîtres, deux amis, que nous ne verrons plus.

Le samedi 23 mai, en même temps qu'une dépêche de Félix Gras, je recevais cette lettre touchante du jeune félibre avignonnais Folco de Baroncelli-Javon: elle dira, dans sa simplicité, mieux que tout autre récit, ce que fut Roumanille à ses derniers moments:

— Je vous apporte une bien triste nouvelle. Notre bon Roumanille est très, très mal. Il a eu mercredi soir, au moment où l'on s'y attendait le moins, une nouvelle attaque... Il a passé la journée de jeudi dans un état très somnolent, ne sentant pas son mal et ne parlant presque pas. Il s'est confessé. Hier matin il était mieux, et les médecins avaient de l'espoir; c'est ce qui fait que je ne vous ai pas écrit plus tôt. Dans l'après-midi, il a été pris d'une grande surexcitation: il parlait beaucoup, faisait des vers, et il a dicté à sa femme un conte qu'il avait, disait-il, l'intention d'écrire pour l'Aiòli.

Vers le soir, cette surexcitation est tombée; son esprit est redevenu absolument lucide, il a demandé ses enfants, leur a fait toutes ses recommandations, a parlé de la mort, de Dieu, disant qu'il avait bien vécu et qu'il partait bien tranquille.

Il parle beaucoup de Mistral et de vous; il vous a demandé, et depuis quelques jours, avant cette nouvelle attaque, il avait continuellement votre nom sur les lèvres. Il parle très distinctement. Je l'ai embrassé plusieurs fois, et il a été si bon pour moi que cela me crève le cœur. Il nous a parlé de toutes sortes de choses, a plaisanté Félix Gras, qui était là et nous a parlé de tout ce qu'il avait remarqué à l'Exposition du Centenaire. Ce matin, il est plus mal: on lui a apporté le viatique et l'extrême-onction... Roumanille devait vivre encore deux jours. Il est mort avec la ferveur d'un chrétien et le sourire d'un poète, en vrai fils de cette Provence dont il avait maintenu les traditions catholiques et patriarcales. Sa foi, qui était absolue et vive, n'avait jamais contrarié ceux-là mêmes qui ne pensaient plus comme lui: ils y voyaient une sorte de patrimoine moral des ancêtres et trouvaient bon que le Père des félibres n'eût pas abdiqué cette tradition suprême de sa race et de son pays.

Quand Roumanille sentit sa fin venir, il se fit entourer des menus objets qui lui rappelaient sa jeunesse et ses amis absents.

— Tu diras à Mistral, à mon meilleur ami, fit-il à sa compagne désolée, que j'ai pensé à lui pendant toute mon agonie.

Puis, comme rasséréiné au souvenir de sa vie pure et bienfaisante:

— Ce n'est pas gai, la mort, mais ce n'est pas si triste qu'il est dit dans les litanies... Je suis très content de mourir ainsi... Après la belle vie que j'ai menée, le bon Dieu me devait de me prendre intact.. Pour rien au monde je n'aurais voulu traîner un Roumanille à moitié mort.

Et son beau-frère Félix Gras, qu'il savait sceptique, survenant:

— Tu vois, j'ai toute ma présence d'esprit. Ce n'est pas toujours vrai ce que disent les prières des agonisants: Quand ma langue desséchée s'attachera à mon palais... Je vais mourir, et je ne sens aucune de ces épouvantes.

Ce grand Rieur qui n'avait jamais manqué dans son œuvre une occasion de décocher un trait malicieux à la femme, quelque tendresse qu'il apportât toujours à son foyer, retrouva au lit de mort l'âme séraphique de sa jeunesse de poète.

— Toutes les litanies de la sainte Vierge, disait-il à sa femme devant leurs enfants réunis, ne me suffiraient pas pour exprimer tout ce que tu as été pour moi: Rosa mystica, Janua cœli et maintenant Salus infirmorum.

Et les vers des poètes, de Lamartine, de Reboul, lui revenaient, avec sa belle prière d'enfance:  
Mounsegne Sant Miquèu, coumpagnoun de la mort, Prince dóu Paradis....

Les derniers moments venus; comme son bras avait les mouvements involontaires des mourants:

— Que cherches-tu? lui dit sa femme?

— Je cherche, lui répondit le Patriarche, je cherche les mains d'amis à serrer...

Il expira le dimanche matin, 24 mai, à dix heures, tandis que se célébrait la fête des Saintes-Marie-de-la-Mer des légendes, ces douces amies de Jésus, qui, sur un bateau sans voile ni rames, apportèrent l'Évangile à notre Provence, voilà dix-neuf siècles.

Écrit en juillet 1891.

Paul MARIETON.

Nous reproduirons ici les brèves paroles que prononça M. Paul Mariéton, au nom du Félibrige, Mistral étant absent, aux funérailles vraiment populaires et nationales de Roumanille:

Après le syndic de Provence, qui vient de pleurer le Maître disparu au nom des Provençaux, j'ai le devoir, comme chancelier du Félibrige et délégué des Sociétés méridionales de Paris, d'exprimer le regret des Lettres nationales devant sa dépouille mortelle.

Car celui que nous accompagnons pour la dernière fois était plus que l'artisan d'un art unique et d'une seule langue. La postérité dira que s'il fut un admirable écrivain dans les deux idiomes de son pays, comme ses meilleurs compatriotes depuis les temps anciens, il fut par dessus tout un initiateur.

Vous savez tous le délicieux petit poème où il confesse ingénument sa naissance plébéienne parmi les jardiniers de Saint-Rémy. C'est un parfait joyau, comme tant d'autres de ses strophes candides, où la langue provençale se révéla pour la première fois depuis le moyen âge, ainsi qu'une épouse pleine de grâce, prête à servir les désirs nouveaux de son peuple. Ces humbles vers d'un fils de paysans ont eu plus forte destinée que bien des livres glorieux. C'est qu'ils portaient en germe, dans cette langue encore populaire, par un temps de raffinements creux et vains, la triple idée que nous défendons: l'amour du foyer, du clocher, de la terre, comme résumant les suprêmes affections de l'homme.

Le naturalisme sincère et la forme classique que Roumanille mettait au service de ses pensées natives, en de suaves élégies d'abord, puis en d'inimitables contes du terroir, ne tardaient pas à grouper autour de lui des disciples, à se formuler, chez le plus illustre d'entre eux, dans un chef-d'œuvre. Les livres se multipliaient, et, par eux, les apôtres. Sous cette éclosion soudaine, la critique découvrait une inspiration commune, un effort unanime, un retour cordial à la tradition, à la sainte Tradition, cette voix des aïeux et de la conscience.

Encouragés ainsi par les sympathies profondes du peuple, les félibres s'insurgeaient, tacitement d'abord et bientôt sans réserve, contre ce morne flot moderne qui entraîne à un gouffre commun tout ce qui nous vient du passé, tout ce qui possède encore des racines, tout ce qui nous apporte un écho des ancêtres, pour le réduire, sous un faux prétexte unitaire, à la confusion de l'uniformité!...

Peu à peu, les idées provençales faisaient leur chemin par le monde. Mal comprises souvent, discutées toujours, elles ralliaient des fidèles chaque années plus nombreux autour de la petite église galiléenne d'Avignon. Ils sont maintenant légion, ceux qui défendent notre programme social, poétiquement élaboré par Roumanille, par Mistral, par nos maîtres, pour le réveil des provinces françaises, rêvant avec nous tous la fédération idéale qui doit glorifier, fortifier, grandir la patrie de la raison par l'exaltation de la patrie du cœur.

C'était bien notre père à tous, celui que nous pleurons ensemble! Dans ce grand Paris d'où je lui apporte l'hommage des exilés du ciel natal, ce Paris dont, mieux que la plupart, il reconnaissait les vaillances et qu'il n'alla pourtant jamais voir, la rumeur soudaine de sa mort a trouvé un écho douloureux. On savait son rôle de représentant d'un peuple, du peuple le mieux doué de notre chère France, de cette Provence bénie qui est pour nous comme pour les Romains la Provincia Provinciarum; beaucoup savaient aussi l'admirable nature morale de celui que son œuvre vertueuse et franche avait fait surnommer: le bon Roumanille, le père des Félibres.

Ses qualités de cœur étaient exquises. Ce grand rieur dissimulait mal un tendre, le pénétrant poète filial, le doux élégiaque qui survivait en lui. Et je ne songe ici, Messieurs, qu'avec un vif chagrin aux preuves innombrables de son indulgente affection pour moi!...

Adieu, maître! ton œuvre est bonne et nous t'avons aimé. Il y a trente ans déjà, tu pouvais t'écrier avec un juste orgueil:

Aro, moun Diéu, pode mourri,  
Aro, o bonur, qu'ai vist flouri  
L'aubre que plantèro en Prouvènço.

(Maintenant, Seigneur, je puis mourir, maintenant que j'ai vu fleurir l'arbre que j'ai planté en Provence).

Ce bel arbre, ô mon maître! a poussé des branches vivaces jusqu'aux Alpes, jusqu'aux Pyrénées. Notre tâche reste grande, mais ton exemple est immortel!

Nous terminons par la belle lettre (traduite du provençal) qu'on va lire, adressée de Venise par Mistral à M. Folco de Baroncelli pour être publiée au lendemain de la mort de Roumanille.

Venise, 25 mai 1891.

Avec toi, mon cher Folco, qui as veillé Roumanille dans sa dernière nuit et qui as recueilli ses dernières paroles, il faut que je m'épanche.

Depuis qu'ici, loin d'Avignon, le malheur a voulu que je reçusse la nouvelle de sa mort, je me sens tout désorienté. Et la fin de notre voyage, malgré l'azur d'Italie, en est tellement ennuagée que je n'ai plus le cœur de parler d'autre chose.

Si tu savais! Quand, pendant plus de quarante ans, vous avez cheminé l'un avec l'autre; que, partis du même point, presque du même nid vous avez ouvert votre aile dans les mêmes branches en vue du même horizon; quand vous avez en commun sur vos commencements ce fonds de détails qui créent pour une vie l'intimité de l'amitié; quand, pendant quarante ans, vous avez pu vous dire:

— J'ai connu ton père, j'ai connu ta mère; quand vous avez tous deux tété les mêmes traditions et les mêmes croyances et les mêmes coutumes; que vous vous êtes attelés ensuite et opiniâtres tous deux à une tâche sacrée; que vous avez savouré ensemble et qu'ensemble vous avez pleuré les mêmes souvenirs de race et de pays; que vous avez ahané pour les mêmes espérances que vous avez tressailli dans les mêmes victoires et que vous avez partagé, en creusant votre sillon, illusions, déceptions, tout ce qui est la vie: le coup qui, dans le sillon, terrasse pour toujours un des bœufs de la charrue! ah! mon pauvre Folco, ébranle aussi, arrête et déconcerte l'autre.

Roumanille, c'était l'arbre où depuis un demi-siècle tous ceux que la Provence enivre (et bien d'autres aussi) sont venus essayer leur chant.

Roumanille écoutait, il abritait, il attisait. Il donnait des conseils, parfois des remontrances; et comme il était du peuple et qu'il était resté peuple, s'il mettait dans ses remontrances assez de sel, il n'y mettait pas toujours de l'huile. Mais personne ne s'en fâchait. Il avait tant fait pour notre langue; il avait mis, pour la rendre nette, pour la réhabiliter, tant d'affection, de savoir, d'esprit naturel, que tous respectaient son autorité de père, sa grâce de poète, sa valeur d'écrivain, son bon sens de vieux maître.

Roumanille était un homme de commandement, de bon commandement. Sous sa longue direction plus ou moins apparente, le Félibrige a navigué uni, allègrement, contre les grosses eaux de tous les courants: enfin ce bon Rouma (comme nous l'appelions en famille, entre nous), s'était fait populaire comme aucun félibre, en demeurant, sous sa vive plaisanterie, le soutien et l'apôtre de toute chose honnête.

On ne comprend pas que l'Académie française, qui a pourtant des prix pour tous les talents et toutes les vertus, ait oublié ce vaillant enfant du peuple qui faisait tant d'honneur au peuple.

On a dit, en de certains journaux, comme chose extraordinaire et presque scandaleuse, que notre Rouma était un ultra-catholique et un ultra-royaliste. Je puis répondre, moi, qu'il n'était pas plus ultra qu'un autre, qu'Aubanel, par exemple. Et il avait, c'est bien connu, dans le parti républicain autant d'amis que dans le sien. Il était catholique, il était royaliste comme son père et comme le mien, comme le père d'Alphonse Daudet, comme le père de Paul Arène et comme celui de Clovis Hugues, en un mot comme la plupart des Provençaux d'il y a cinquante ans, où, comme député, Marseille acclamait Berryer et où Avignon, Arles et quasi tout le Midi ne nommaient que des royalistes; seulement Roumanille — on n'a qu'à lire n'importe quelle page de lui, était profondément démocrate, et beaucoup plus que ceux qui font métier de l'être.

Qui m'aurait dit, quand je partis pour ce voyage de deux mois, que je ne verrais plus sa mine franche et souriante!

Je ne t'oublierai jamais, noire gondole de Venise, qui, avec ton petit falot à la proue, te balançant dans la brume, m'apportas, un soir, à l'heure où montaient les sérénades au Grand Canal, la dépêche de la mort de Roumanille!

**© CIEL d'Oc – Avoust 2004**